

LES BARRIOS DE RANCHOS A CARACAS – *Une image spatiale des inégalités*



Photo : Christian Andersson.

Amanda Alexandra Márquez Monroy
Doctorante en Géographie
École Doctorale de Géographie
Université Paris I- Panthéon Sorbonne

Mots clés : Ville informelle– Favelas – Cartographies- Synergie professionnelle – Mapping – Caracas – Pauvreté

L'espace urbain informel des pays en voie de développement ne trouve pas encore sa reconnaissance dans le langage de la modernité, cette dernière ayant connu en Amérique du Sud, à l'époque des dictatures, sa plus grande expression à travers une conception « a priori » basée sur de grands volumes de construction et des hautes tours, dans le but d'empêcher un développement spontané et incontrôlé. Ce phénomène a laissé place à une ville fragmentée alternant espaces monumentaux et constructions spontanées, donnant naissance à des quartiers opposés, fermés sur eux-mêmes.

Les secteurs précaires sont isolés des quartiers formels, non seulement géographiquement mais aussi par leurs conditions de vie difficiles (taux de criminalité élevés et logements insalubres). Actuellement, dans la ville contemporaine, surtout celle des pays en voie de développement, deux « ensembles » sont en cours d'explosion : celle des déchets et celle des habitations « spontanées ». Les dernières sont caractérisées par une hyper-congestion, des logements précaires, l'absence d'eau potable, des bas salaires et l'insécurité.

L'identification des ressources existantes et de leur mutabilité constituent un point de départ incontournable à leur réhabilitation. Il convient de trouver des façons qui absorbent et

tirent parti du chaos des villes irrégulières. Les bidonvilles correspondent à un type d'occupation du sol qui est partie constitutive des mécanismes concrets de l'extension des villes contemporaines. Leur cartographie constitue un élément fondamental de connaissance. Alors que dans le passé, les gouvernements ont voulu s'opposer à la reconnaissance des réalités informelles, il convient plutôt aujourd'hui de les intégrer dans l'univers des connaissances urbaines. Lucien Kroll nous rappelle qu'« Il est urgent que l'architecture renonce à démontrer le pouvoir de ses mercenaires, mais qu'au moyen des techniques les plus contemporaines, elle se fasse mosaïque d'intentions coopérantes » (Lucien Kroll, 2012).

LES BARRIOS À CARACAS

Les bidonvilles sont devenus un marqueur essentiel de la crise globale de surpopulation et de la fracture urbaine. « Au moins un quart de l'explosion démographique du prochain tiers monde sera due aux communautés informelles. Deux milliards de personnes vivront dans les bidonvilles en 2030 ou 2040, chiffre colossal, presque incompréhensible (...). La pauvreté urbaine du monde pourrait atteindre 45 à 50 % de la population urbaine totale » (Mike Davis, 2006).

Caracas a subi un rapide et dramatique processus d'urbanisation dans lequel la modernisation volontaire et la planification proposées n'ont pas réussi à donner une rationalité à sa croissance. Notre imaginaire la voit toujours entourée de hautes montagnes, enveloppée par une végétation luxuriante, laquelle masque bon nombre de ses problèmes sociaux et architectoniques. (Imbesi et Vila, 1995).

Comment développer la recherche sur les thématiques des *barrios* ou bidonvilles vénézuéliens? La nécessité d'étudier avec précision ces espaces informels se fait de plus en plus pressante, au regard de leur croissance exponentielle. Comprendre les effets de cette prolifération et de cette expansion sur les êtres humains (et sur leurs sociétés) ainsi que sur l'environnement est devenu fondamental. Les espaces des collectivités informelles sont à étudier et (à réhabiliter) parce qu'ils sont capables de réconcilier les dynamiques sociales. Puisqu'ils ont été abandonnés par la planification institutionnelle, les cartographier avec les habitants permettra d'identifier les problèmes du *barrio*, de stimuler la création de nouveaux espaces collectifs et de réhabiliter ceux qui existent déjà.

À cet égard nous participons d'une recherche pluridisciplinaire résumant toutes les dimensions urbaines. La ville informelle est potentiellement un creuset de connaissances à développer par des techniques d'analyse abordant l'éventail de tous ses aspects. Les études

comportent différents points de vue croisés afin de saisir l'espace urbain dans sa complexité en s'appuyant sur des disciplines telles que la sociologie, l'anthropologie, l'ethnographie et l'agriculture.

Le «mapping» ou cartographie multicritère nous apparaît cruciale pour l'analyse des rapports et des aspects urbains de la ville informelle, en ce qu'il comprend l'identification spatiale des réalités informelles (commerces, vergers, maisons). Celles-ci peuvent être relevés par **l'examen physique (à travers la marche), interpersonnel (entretiens), sensible (relevés) et géographique (cartographie)**. Les inégalités sociales et les groupes les plus pauvres de Caracas doivent être «cartographiés» prenant en compte les composantes sensibles et subjectives.

CARACAS : UNE VILLE DIVISÉE

Caracas est une ville d'Amérique Latine composée de plusieurs sous-systèmes ou réalités qui partagent le même territoire : la ville du gouvernement, celle des hautes tours, celle des *gated communities*, des centres commerciaux, du centre historique, celle des réseaux d'autoroutes et celle des *barrios* (ville informelle).

On utilise ce terme (informel) pour désigner des faits et des processus matériels et idéels qui ne sont pas fondés sur des règles fixes mais qui s'appuient plutôt sur des dynamiques spontanées et versatiles. Si le système formel correspond à ce qui est « légal », c'est-à-dire à ce qui relève de la loi et donc du gouvernement, le système informel est, au contraire, structuré par des mécanismes économiques, sociaux, politiques et géographiques non institutionnels.

Selon Ayanya Roy, bien que l'informalité urbaine se manifeste dans des secteurs distincts, elle répond toujours à une logique d'organisation. Cette logique établie des règles du jeu, détermine la nature des transactions entre les individus et les institutions, ainsi que son fonctionnement même au sein des institutions (Roy, 2004). Les lieux informels se caractérisent par le passage d'un urbanisme planifié par les institutions (AlSayyad, 2004) à une prise en charge de l'aménagement de manière auto organisée par la société civile.

Caracas est actuellement et, depuis plusieurs années, objet d'une expansion incontrôlée dont les données et informations sur les quartiers informels font cruellement défaut. L'explosion démographique commence dans les années 30 et s'accroît avec la chute des dictatures et l'arrivée du nouveau régime en 1959 qui œuvre alors pour effacer les symboles précédents. Il développe une politique capitaliste qui exclut la majeure partie de la population

installée dans les quartiers informels. Celui-ci accentue les inégalités en distribuant les richesses de manière déséquilibrée. Les ressources économiques du secteur public ne cessent de croître pendant plus de 20 ans, mais en parallèle la corruption se développe tout aussi rapidement.

Jusqu'aux années 80, l'État cherche des solutions à court terme. La corruption entraîne l'épuisement des ressources internationales et accroît l'endettement extérieur, qui devient considérable. Selon l'IMUTC (Institut Métropolitain d'Urbanisme Atelier de Caracas) 45% des « *caraqueños* » vivent dans les *barrios* mais, de façon contradictoire, l'INE (Institut National de Statistique) affirme que seulement 9,5% des habitants de la zone métropolitaine de Caracas vivent dans des logements « inadéquats » (INE, 2011). Déjà Teolinda Bolívar écrivait en 1986 que 75% des habitants de Caracas devront vivre dans les *barrios de ranchos* en l'an 2000 (Bolívar, 1986). Le *Département du Risque* de la municipalité a affirmé en 2007 que la population de Caracas était 5.457.897 millions d'habitants et que 2.036.701 habitaient dans des quartiers informels.

Qu'est-ce qu'un *barrio* ?

Barrio est l'expression utilisée au Venezuela pour désigner le bidonville, le quartier informel. Les *barrios* sont des quartiers de logements qui connaissent un développement progressif et qui sont nés de l'appropriation illégale des terrains par leurs habitants. Les constructions ont été réalisées de manière « anarchique » sans planification architecturale et urbaine, au contraire des quartiers « légaux » de la ville.

Les *barrios* arrivent à Caracas grâce à la nouvelle concentration d'activités dans la capitale et aux nouveaux systèmes gouvernementaux. Une très grande partie des habitants ruraux a migré vers la grande ville à la recherche de nouvelles opportunités. L'exode et le siphonage des zones rurales s'expliquent par l'exploitation croissante du pétrole. Les revenus obtenus grâce à sa production nationale ont, en effet, permis aux politiciens et aux personnalités publiques d'envisager un essor plus large, en vue d'aider les villes à se développer de façon plus durable et d'accueillir les personnes en provenance des zones rurales (Roberto Segre, 1981). Des édifices de haute densité (1945-1950), dont la conception a été inspirée par les mouvements rationalistes et fonctionnalistes alors à la mode en Europe et Amérique du Nord, ont été donc construits. Ils visaient à résorber la croissance incontrôlée de la ville.

La croissance de Caracas commence à être visible en 1948 et présentait un triple aspect : trois facteurs caractérisaient son expansion et sa structure. Le premier était l'exode rural qui a eu comme résultante l'invasion des terrains inutilisés, des ruisseaux, des collines et des

confins de la ville. Le deuxième était la spéculation foncière et la construction qui a permis l'élargissement des rues, la localisation des classes moyennes et basses dans des hautes tours et le développement des quartiers riches. Le dernier aspect était l'intervention désorganisée de l'État qui a stimulé la construction de grandes barres souvent pauvrement conçus et une expansion spatiale sans cohérence (Posani, 1998).

À Caracas, à partir de 1948 commence la « lutte contre les *ranchos* » qui unissait les forces économiques et sociales aux aspirations des intellectuels pour soutenir les travaux publics avec l'appui du gouvernement militaire. L'architecte Carlos Raúl Villanueva a participé activement à ce *tour de force* et des ensembles entiers ont été construits (San Martín, el Silencio) avec des gros barres résidentiels dans différentes zones de la ville : la Vega, Artigas, Lomas de Urdaneta, Lomas de Pro-Patria, le 23 de Enero. Le projet le plus ambitieux de Villanueva, le *barrio 2 de Diciembre* (aujourd'hui 23 de Enero) prévoyait la construction de 23 grands immeubles, d'un grand centre communal et d'un centre civique pour chaque secteur, des espaces sportifs, des jardins d'enfants, des écoles. Seuls les logements ont finalement été construits. Le reste ne semblait pas intéresser le gouvernement, ce qui a transformé l'utopique plan urbanistique de Villanueva en un conglomerat d'immeubles. Ces immeubles sont actuellement entourés de constructions informelles ou « *barrios* », une image complètement différente de celle que l'architecte avait soumise mais ceci était également le résultat du manque d'attention aux besoins des habitants qui, en réalité, ont toujours préféré la vie en communauté, laquelle contraste avec la vie un peu plus aseptisés et isolés des immeubles.

Les habitants qui occupent les zones informelles autour du 23 de Enero ont établi des activités informelles et se sont appropriés des espaces libres. Les personnes qui vivent dans les tours du quartier ont aussi improvisés des activités qui se développent dans les couloirs et escaliers. Ces observations montrent l'importance de prendre en compte le point de vue de l'habitant au moment d'approcher le projet de réhabilitation d'un quartier informel. Les urbanistes conçoivent parfois la ville en fonction de leurs ambitions sans considérer que les espaces qu'ils créent doivent être vivants, flexibles et appropriés par leurs habitants.

L'arrivée des occupants dans les quartiers informels à Caracas (tels que le 23 de Enero) marque le début d'une transformation de l'environnement et l'arrivée d'une nouvelle culture. C'est à partir de ce moment là qu'apparaissent les conflits socio-spatiaux entre les habitants déjà installés dans Caracas et les nouveaux arrivants des zones rurales. En outre, Caracas est progressivement devenue dépendante de la voiture, accentuant la ainsi la discrimination

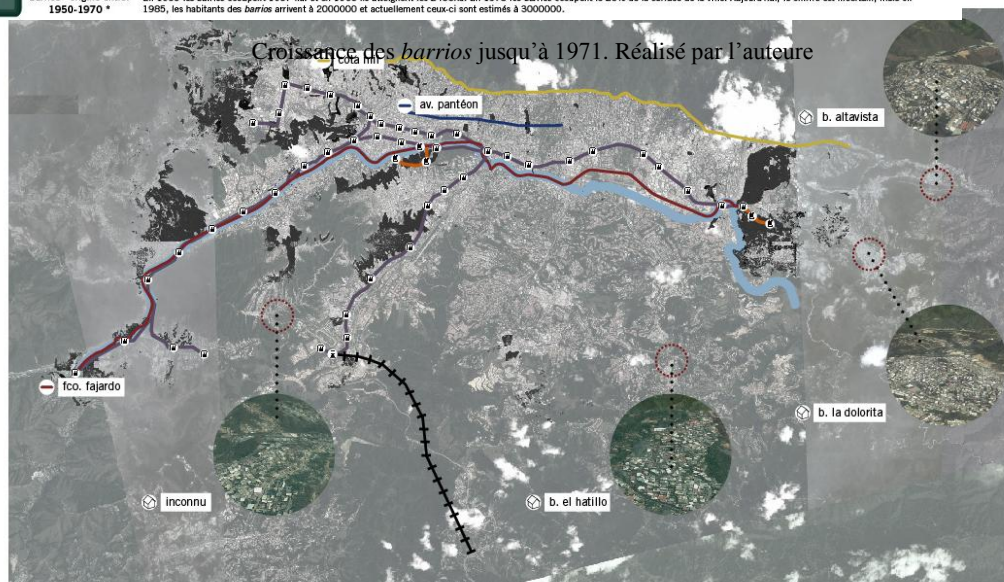
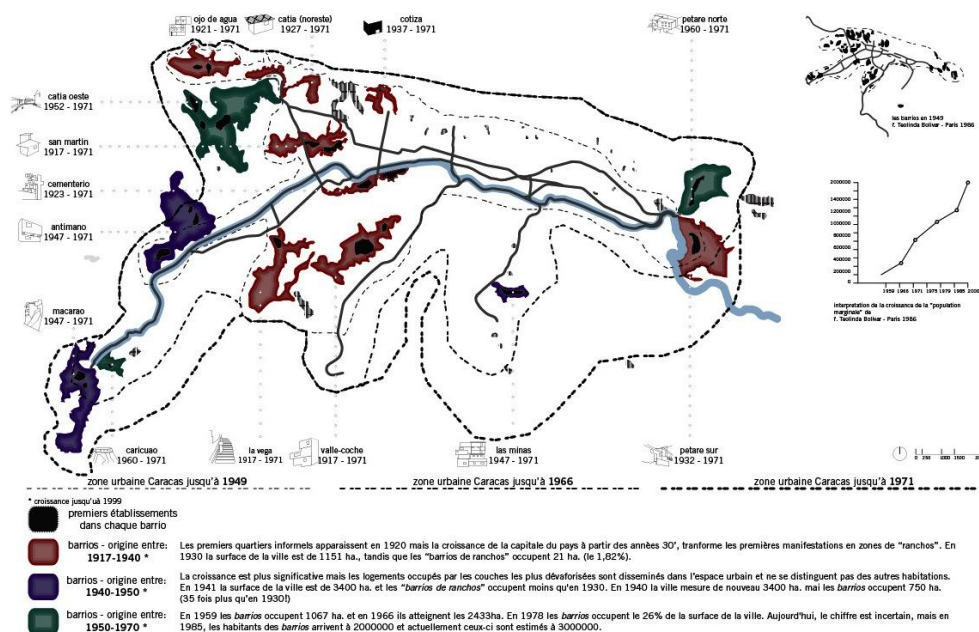
spatiale : à l'est et au sud-est se développent des quartiers modernes et riches dotés de tous les services; à l'ouest et au sud-ouest, les bidonvilles privés d'équipements. Les autoroutes modernes qui connectent la ville d'est en ouest s'opposent aux escaliers raides des quartiers informels. Les uns possèdent une voiture privée alors que les autres doivent utiliser des taxis collectifs pour se déplacer.

Après l'échec des projets ambitieux influencés par le rationalisme européen, le gouvernement a commencé à considérer l'amélioration des *barrios* à travers des programmes de réhabilitation qui, malheureusement, n'ont été mis en place que pendant les périodes électorales. Le problème, politiquement, reste toujours le même : d'une part, les projets proposés sont toujours pensés, dessinés et construits **pour** les habitants mais pas **avec** les habitants et, d'autre part, ils ne considèrent pas une réhabilitation intégrale et complète des *barrios*.

Aujourd'hui Caracas est divisée en deux villes et cette division a instauré ségrégation, violence et injustice. Les « riches » considèrent les « pauvres » comme violents et dangereux et, à l'inverse, les « pauvres » voient les « riches » comme des personnes corrompues. Les *barrios de ranchos* sont des créations créatives et le résultat d'un travail communautaire très important. Toutefois, les gouvernements ne parviennent pas à résoudre le problème de leur intégration dans la ville parce qu'ils les perçoivent comme des structures temporaires et illégales. La prédominance de cette pensée ne permet pas la réalisation de projets intégraux et les habitants ne réussissent pas à devenir les protagonistes de ces transformations. Le paradoxe réside dans le fait que la majorité des vénézuéliens assurent qu'il est impossible d'éradiquer les *barrios* mais ceci n'est pas suffisant pour initier une amélioration des quartiers informels.

LES *BARRIOS* : UN NOUVEAU REGARD

Après de longues années de masquage de l'existence des *barrios* sur les cartes et les plans de Caracas, la loi pour le Développement Urbain de 1988 reconnaît officiellement la présence des quartiers informels et, à cette occasion, la nécessité de les incorporer dans la ville et de les réhabiliter (Sarli, 1999).



Barrios aujourd'hui. Les cercles représentent les invisibles de la ville. Réalisé par l'auteur.

Teolinda Bolívar, infatigable chercheur sur le sujet, souligne l'importance de la reconnaissance et l'appréciation positive des *barrios*. Elle affirme que les habitants ont été créatifs et intelligents dans l'aventure de construire leurs propres maisons et leur vie urbaine. Ses analyses arrivent toujours à la conclusion que la question fondamentale est de rendre visible l'invisible (Bolívar, 1995).

« Rendre visible l'invisible » devient ainsi cruciale au moment de résoudre les problèmes d'informalité. L'image déséquilibrée et inégale que Caracas présente aujourd'hui est surtout la résultante des décisions conscientes des gouverneurs, planificateurs et citoyens qui ont décidé d'aborder le problème des *barrios* comme une question purement ponctuelle. Il est

important de cartographier ces réalités informelles et de connaître l'ensemble de ses caractéristiques.

Une grosse partie du travail de recherche de Teolinda Bolívar a été de classifier les maisons et les caractéristiques physiques des *barrios* et d'étudier la croissance progressive de ces quartiers informels. Elle présente ainsi les aspects principaux du *barrio* :

- Le cercle vicieux de la pauvreté : Plus de la moitié de la population réside dans des *barrios*. 5 % des familles les plus pauvres reçoivent moins de 0,5 % du revenu national brut alors que les 5 % les plus riches en reçoivent plus de 27 %.
- Crime et violence : Le crime s'est étendu aux zones urbaines du Venezuela mais il est particulièrement important dans les *barrios*. Caracas est la ville où le nombre d'homicides rapportés quotidiennement est le plus important parmi toutes les villes de l'hémisphère sud.
- Un faible taux de scolarité : Les habitants du *barrio* reçoivent rarement une éducation formelle. Le suivi d'une éducation de base peut toutefois ne pas garantir la capacité à lire et à écrire, tout cela dans des salles de classe en très mauvais état, avec des professeurs peu préparés et dans un contexte de grèves continues.
- Limites institutionnelles : Les habitants des *barrios* sont sans doute les proies les plus faciles d'un système judiciaire corrompu et inefficace car ils n'ont pas les ressources pour évoluer dans le labyrinthe légal, des retards et des risques associés aux conflits soumis aux tribunaux.

Ce à quoi il convient d'ajouter la très forte densité qui nuit à l'intimité, crée la promiscuité et laisse place à des espaces peu ventilés et peu éclairés : les maisons sont construites collées les unes aux autres ou à flanc de la montagne ; la forte pente des terrains qui varie entre 60 et 90 % ; une très grande distance qui sépare le *barrio* de la rue principale ; les espaces publics et les moyens de transport sont absents.

Tous ces problèmes sont le résultat d'une erreur de conception et non pas de la soi-disant « paresse » souvent attribuée aux habitants. Les populations informelles ont été ingénieuses et se sont montrées capables de survivre et de créer une réalité parallèle, une deuxième Caracas parallèle à la métropole, aux bâtiments élevés et aux énormes artères routières.

La prise de connaissance qui doit être développée sur les *barrios* de Caracas du point de vue physique et culturel devient cruciale. Cette conscience doit être rendue accessible tant aux institutions qu'aux citoyens. L'invisibilité de laquelle Teolinda Bolívar parle doit devenir réciproque des formels aux informels et vice-versa. Nous devrions commencer par accepter

que les *barrios* ne sont pas des structures temporaires mais bien plutôt des réalités pérennes en croissance progressive. Ils doivent être abordés pour ce qu'ils sont : des environnements majoritaires, vivants et dynamiques.

CARTOGRAPHIER LES *BARRIOS* : UN OUTIL PERFORMANT

Selon James Corner la cartographie est un projet culturel fantastique qui permet de construire, de dimensionner et de décrire le monde. C'est un instrument qui révèle les espaces vécus. La fonction principale de la cartographie est la représentation dynamique des mondes dans lesquels les personnes habitent plutôt que leur simple description (Corner, 2002).

L'action de « cartographier » est un mode d'approche des processus et dynamiques du *barrio*, du point de vue physique des espaces collectifs et du point de vue des modes d'appropriation de ces espaces. Nous trouvons fondamentale la création de cartes hybrides qui combinent les aspects créatifs et les qualités spatiales des secteurs « invisibles » de la ville, qui d'ailleurs n'ont jamais été relevés. Elles permettront une meilleure compréhension du fonctionnement de l'espace urbain.

La carte est « la capacité de l'homme à percevoir en profondeur (a Man's Ability to Perceive, its the MAP)(Wurman, 2010). Les cartes sont capables de donner une vision multidimensionnelle d'une situation qui pourrait être divisée en plusieurs couches représentant les aspects économiques, environnementaux, sociaux et juridiques des *barrios*.

La schématisation et le *mapping* comme modes de classement des complexités et des flux urbains (changements de la forme urbaine, nouveaux bâtiments, développement de parcs, etc), est essentielle pour relever les complexités d'une ville (Amoroso, 2010). Quelques exemples de cette approche peuvent être trouvés dans le travail de Kevin Lynch (1960), qui a décrypté les images de trois villes américaines, Los Angeles, Boston et Jersey City, en utilisant les enquêtes et en demandant aux habitants de dessiner leur ville selon leurs souvenirs. Il a identifié des éléments communs dans chaque esquisse et a ensuite créé des cartes synthétiques avec des symboles pour chaque élément.

À Caracas en 2003, Shunei Endo et Keisuke Fukuma ont développé une recherche inscrite dans un projet multidisciplinaire du groupe Urban Think Tank. Celle-ci s'est focalisée sur la culture informelle en croissance : « Phenomenon Mapping in Caracas ». « Le but est de recueillir des fragments de ville, fragments qui caractérisent Caracas, et de les rassembler en un catalogue. Ce dernier est présenté sur un format de site Web, et est constamment mis à jour. Le but de ce site est de décrire la situation concrète de la ville, en mettant l'accent sur

son caractère informel à travers des images organisées selon un système de navigation très flexible »¹.

Le collectif espagnol “Iconoclasistas” a également réalisé des travaux de cartographie participative en développant des ateliers pour fournir les savoirs de base aux habitants sur la cartographie collective. Ils ont effectué des exercices basés sur la mémoire : esquisses des trajectoires maison-travail, lieux inconnus, lieux de récréation. Suite à cette étape, ils ont identifié les différentes problématiques de la ville : transports, sécurité, déchets.

CARTOGRAPHIE MULTICRITÈRE OU « MAPPING » DU BARRIO LA CRUZ À CARACAS

En Mai 2014 j’ai travaillée avec la photographe Diana Rangel sur une expérimentation dans un quartier informel de Caracas. La Cruz se situe au centre de la ville au sein d’un des plus riches districts : Chacao. On y accède par une seule entrée qui donne sur la rue principale qui innerve des ruelles secondaires. Celles-ci sont piétonnes même s’il y a des motos qui les utilisent. Notre idée était de faire participer les enfants à nos activités de cartographie et au travail de relevé de notre photographe. Nous avons pris la suite de son projet consistant à confier des appareils photos à des jeunes délinquants et de leurs faire documenter leur quartier. C’est à ces derniers que nous avons demandé de sélectionner des enfants pour travailler sur les cartographies.

Nous avons alors procédé à une exploration de La Cruz en groupe. Il est apparu que les enfants du quartier ne connaissaient pas les noms des rues ou la configuration de leur propre milieu de vie. Nous leur avons fourni des marqueurs et du papier afin de procéder à une reconnaissance systématique de chaque rue ; pour cela, nous avons pris une série de doubles images de chaque rue: l’une avec les enfants tenant les papiers avec le nom de la rue et l’autre de l’espace vide. Cette exploration a permis la construction du plan de cette partie de ville qui n’a jamais été cartographiée avec précision et qui est inconnue de la plupart des « caraqueños » qui ne l’habitent pas. Nous avons cherché ainsi à représenter un des lieux invisibles évoqués par Teolinda Bolívar. Cette marche urbaine a aidé à reconnaître et à

¹ Lien web Phenomenon Mapping : http://www.h6.dion.ne.jp/~phm_ccs/02_1_TopPage/00_TopPage.htm

connaître le quartier et la compagnie des enfants a contribué à pacifier les relations avec la communauté. Il est à constater que les quatre enfants du début sont devenus plus de dix pendant cette activité.

La première exploration a permis la réalisation d'une esquisse du *barrio* qu'est devenue notre document de base. Nous voulions construire une carte qui montre tout autant les dynamiques spatiales du bidonville comme les sensibilités de leurs réalisateurs. Nous n'avions pas pour objectif de compter les maisons ou d'analyser les typologies, mais de montrer comment les espaces collectifs sont utilisés, en particulier le long de la rue principale. Le recours au GPS nous a aidé à cartographier notre parcours, au sein d'une application muette. Ce quartier a une identité spatiale forte en ce qu'il se ramifie en 13 ruelles se retournant sur eux-mêmes.



Carte des rues du *barrio* La Cruz. Réalisée par l'auteure. Source des données : cartographie collective.

Le *barrio* la Cruz présente une rue principale (que nous avons appelé La Gran Vereda) qui conduit depuis l'entrée du quartier jusqu'à son intérieur. C'est un petit labyrinthe où l'on est certain de pouvoir en sortir. Dans les intersections des ruelles secondaires, nous trouvons des endroits plus larges qui permettent l'accueil de petits espaces collectifs, d'usages diversifiés (parking à motos, étendage de linge et de jeux). Les autres activités collectives et informelles trouvent leur place dans la rue principale.

Nous avons successivement développé une autre activité, celle de cartographier les activités informelles qui se trouvaient à la *Gran Vereda* les samedis. Nous avons identifié chaque vendeur informel et chaque kiosque. Là encore nous avons travaillé avec les enfants que, cette fois, ont été plus nombreux. Nous avons tracé des chemins avec des fils colorés qui débouchaient sur les petites places qui se forment à l'intersection des ruelles. Il leur a été demandé de dessiner au sol avec des craies de couleurs les espaces identifiés : places parking des motos, les bouches d'égout ou simplement d'écrire leurs envies pour le *barrio*.



Activités informelles dans la rue principale du *barrio* La Cruz. Réalisée par l'auteure.

Cette première expérience, en générale, nous a permis d'approcher un des *barrios* de Caracas et de tester l'apport de la cartographie collective en tant qu'outil centrale de production de connaissances spatiales approfondies.

Le potentiel représenté par l'implication des enfants dans ce travail est prometteur et s'inscrit dans une perspective de recherche-action doublement formatrice. Nous considérons également que cet outil est fondamental pour le développement de notre travail multidimensionnel reliant les aspects spatiaux aux dispositifs sociaux.

En effet, la participation est essentielle à la compréhension des évolutions et des dynamiques internes des quartiers informels.

PAR DELÀ LES SPATIALITÉS, CARTOGRAPHIER LE SENSIBLE

Le présent texte vise à présenter quelques réflexions opératoires autour du problème de l'informalité à Caracas, ville divisée. La connaissance et la reconnaissance des *barrios* sont un préalable nécessaire à toute réhabilitation et amélioration contextuelle. Rendre visible l'invisible c'est, en fait, le moyen de retranscrire les réalités informelles dans toutes leurs multiplicités et leur sédimentations complexes. Continuer à occulter leur présence dans la ville et leur rôle dans son fonctionnement ne fait que renforcer les problèmes de pauvreté auxquels ils sont confrontés.

BIBLIOGRAPHIE

Janet Abrams et Peter Hall (édité par). *Else/where : mapping : new cartographies of networks and territories*. Minneapolis : University of Minnesota Press – 2006.

Biennale di Venezia. *Città, architettura e società: 10. Mostra internazionale di architettura: La Biennale di Venezia*. Venise: Marsilio, 2006 (catalogue de l'exposition Venise, 2006-2007).

Nadia Amoroso (Introduction de Richard Saul Wurman). *The Exposed City. Mapping the urban Invisibles*. Routledge. Oxon, 2010.

Josefina Baldó y Teolinda Bolívar. *La cuestión de los barrios*. Monte Ávila Editores. Caracas, 1995.

Teolinda Bolivar (sous la direction de Henri Coing). *La production du cadre bâti dans les barrios à Caracas... un chantier permanent !* Thèse présentée pour l'obtention du diplôme de docteur de troisième cycle en urbanisme et aménagement. Institut d'Urbanisme, Paris Val-de-Marne, 1986.

Alfredo Cilento Sarli. *Cambio de paradigma del habitat*. Instituto de Desarrollo Experimental de la Construcción and UCV. Caracas, 1999.

Denis Cosgrove (édité par). *Mappings*. Reaktion Books, 1999.

Mike Davis. *Planet of Slums*. Verso. Londres, 2006.

Graziano Gasparini et Juan Pedro Posani. *Caracas a través de su Arquitectura*. Armitano Editores C.A. Caracas, 1998.

Giuseppe Imbesi, Elisenda Vila. Caracas. *Memorias para el futuro*. Gangemi Editore. Rome, 1995.

Lucien Kroll. *Tout est paysage*. Sens & Tonka éditeurs. Paris, 2012.

Bernard Marchand. *Les ranchos de Caracas. Contribution a l'étude des bidonvilles*. Extrait de la revue "Les Cahiers d'Outre-Mer" tome XIX (1966) p. 105-143.